

La nature, source d'inspiration pour écrire, ou comment les mots sortent du corps

De l'écoformation dans la nature à l'expression par les mots

Conférence lors du *festi'malles, Rencontres sur les pratiques d'animation en lecture-écriture*, Château de la Turmelière (Liré, 49)

Le 2 octobre 2014

Dominique Cottureau

Introduction

« La nature, source d'inspiration pour écrire » : voilà un sujet qui pourrait paraître à la fois banal et immense. On a déjà tant dit sur la question. La nature, à elle seule, est un puits sans fond de commentaires, d'explications, d'interprétations, et ce dans tous les domaines - philosophie, sciences de la nature, sciences humaines, art, religion, politique... Que dire de plus ou de différent ? Que dire qui ne vous ennue ou ne vous endorme ? C'est donc pour moi un exercice risqué. Et j'ai accepté d'en relever le défi en me saisissant plutôt de l'expression intermédiaire, reliant la nature et l'écriture, qui est : « source d'inspiration ». Tout le travail s'y cache !

La nature, elle, elle est là, autour et au milieu de nous. Et quand je parle de nature,

- je pense bien sûr aux forêts, aux montagnes, aux mers, aux déserts, mais aussi aux campagnes, aux champs de blé, aux vergers ;
- je pense aux animaux, aux végétaux, aux minéraux dans leur forme sauvage, mais aussi dans leur forme anthropisée comme l'herbe folle poussant au bord du trottoir, la flaque de pluie coincée entre deux pavés de la ville, la mousse agrippée au muret...
- Je pense encore au quatre élément que sont l'eau, l'air, la terre et le feu dans leur essence première mais aussi au souffle de la respiration, à la buée collée sur le carreau de la cuisine, à la pierre qui fait le mur de la maison, au bois brûlant qui crépite au cœur de la cheminée...
- Je pense encore à l'hiver, à l'été, à l'automne, au printemps, comme je pense à l'aurore et au crépuscule, au jour et à la nuit, au soleil, à la lune, aux étoiles, et même au temps qui passe et au temps qu'il fait...

De l'autre côté, l'écriture, en termes de concept m'est moins familière. Je ne suis pas critique littéraire, je n'ai pas fait d'études de lettres, je ne suis pas philosophe, ni linguiste, je suis Madame tout le monde face à elle et sans doute que j'énumèrerais des poncifs si j'avais à développer mon propos sur cette seule question. Alors que si j'entre dans le sujet par l'expression qui relie nature et écriture, c'est à dire « l'inspiration », alors le sujet me parle, le sujet « m'inspire ».

Je dois dire, pour me présenter quelque peu et introduire le propos, que :

1. Je suis une amoureuse de la nature : j'aime marcher dans les bois, dans les chemins creux des bocages, sur les sentiers côtiers, sur le sable mouillé des estrans de marée basse ; j'aime écouter l'eau des rivières rebondissant entre quelques rochers, le chant de l'alouette au-dessus des prairies et des landes, la gouaillerie des goélands traversant les vasières, le crépitement de la pluie tombant sur la canopée des forêts ; j'aime sentir l'odeur sucrée de l'ajonc, le parfum de la sève des pins, l'exhalaison du varech iodé...
et je m'arrête là de cet inventaire car cela nous prendrait tout le temps de la conférence. Ceci cependant pour souligner qu'entre la nature et le sentiment vis-à-vis de la nature, sentiment dans lequel nous allons puiser la source d'inspiration, eh bien il y a le corps, nos corps qui bougent, sentent, goûtent, regardent, écoutent, touchent, nos corps sensoriels et moteurs.
2. Ensuite, même si l'écriture n'est pas mon domaine d'exploration intellectuelle, je dois vous avouer que j'aime écrire. Je ne me considère pas comme un écrivain, mais j'écris des articles et des ouvrages professionnels avec enthousiasme, et j'ai toujours avec moi un carnet d'écriture. Ce n'est ni un journal de bord, ni un journal intime, c'est un petit cahier dans lequel je consigne, au fil de mes déplacements professionnels, mes sensations et perceptions au contact du monde. Mon travail m'oblige au voyage. J'emprunte très souvent les voies de chemins de fer, dormant ailleurs que chez moi, déambulant dans des villes inconnues, découvrant des territoires auparavant ignorés. Le cahier d'écriture me permet d'appivoiser l'étrange et de calmer les inquiétudes. Il m'invite à me poser *là-où-je-suis* en éloignant de moi le *là-où-je-voudrais-être*. Il m'aide à observer, décrypter, interpréter, m'immerger, comprendre. Il

m'aide à me sentir en harmonie n'importe où, même dans les espaces de conférence qui sont pour moi des lieux redoutables.

3. Enfin, je suis issue des sciences de l'éducation, j'appartiens aujourd'hui au monde de l'éducation à l'environnement. Et nous y sommes quelques-uns à nous inquiéter d'un terrible constat : les enfants ne jouent plus dans la nature, ils ne jouent même plus « dehors ». Notre société moderne les enferme dans les maisons et appartements, dans les salles de classe, dans les voitures et les bus qui les emmènent à l'école, dans les ordinateurs, les téléphones mobiles et les jeux électroniques. Comme le remarque Michel Serres¹, « ce nouvel écolier, cette jeune étudiante n'a jamais vu veau, vache, cochon ni couvée », petite Poucette et petit Poucet - comme il les appelle avec tendresse en les observant taper sur les touches de leurs téléphones mobiles à l'aide de leurs pouces – ne construisent plus de cabanes dans les arbres, ne mettent plus de coquilles de noix à naviguer dans les ruisseaux, ni même dans les caniveaux. Comment alors peuvent-ils avoir une attention à la nature ? Comment la nature peut-elle devenir « source d'inspiration », loin de tout cliché, sans être d'abord un espace vécu ? Comment écrire dans la profondeur des mots sans avoir éprouvé ?

Cette conférence est donc pour moi l'occasion de redire combien pour devenir source d'inspiration, la nature doit d'abord être rencontrée, corporellement expérimentée, d'où mon sous-titre : « comment les mots sortent du corps ».

Pour terminer avec cette introduction, et comme vous l'avez déjà sûrement relevé : je lis mon texte, et c'est volontaire. Pour être en cohérence avec le thème de la conférence, je l'ai écrit de bout en bout. Le plus souvent, je me construis un plan, j'y note les grandes idées que je développe ensuite à l'oral. Mais, j'ai voulu écrire pour révéler, justement, ce que je pouvais dire sur la question par l'écriture, un peu comme le vit Marguerite Duras : « écrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait »². C'est dans mon propre rapport à la nature que j'y ai puisé mon inspiration, rapport qui est triple – sensible (de par mes propres expériences concrètes), imaginaire (au travers la rêverie, la poésie, et toutes les formes d'art parlant de la nature) et rationnel (de par mes études, mes lectures et mes travaux de recherche). Je me suis donc adonnée à cet exercice de ramasser pensées, intuitions, connaissances, lectures, souvenirs, images en un texte écrit que je ne peux que vous lire, comme on lit un conte, un poème ou un récit. J'espère seulement ne pas vous perdre en chemin... Pour éviter cela je vous donnerai quelques occasions de respirer dans le silence de ma voix et le bruissement de vos pensées.

D'abord il y a le corps

Notre condition terrestre est corporelle. A notre naissance, il n'y a pas de distance initiale entre le moi et le non moi, la peau frontière n'est pas encore une limite. Le corps, plastique, malléable, est pourtant prêt à recevoir les signes du monde. C'est lui qui va se charger de dessiner les limites, le dedans, le dehors. Il va apprendre à dissocier le doux et le dur, le chant et le cri, la caresse et le coup, le bleu et le rouge, le sucré et le salé, le supportable et l'insupportable. D'abord dans les bras de la mère et du père, qui le cajolent, le caressent, l'enlacent, le nourrissent, lui parlent, le regardent, l'écoutent, l'enveloppant d'un bain affectif, premier contenant symbolique. Tous les échanges se font à partir du corps, sensoriels et sensuels, tous ces échanges de gestes et de sensations qui constituent les premières formes indispensables d'éducation. La mère africaine qui porte son enfant dans le dos, même penchée dans les champs, même pilant le millet, lui transmet sa culture au travers les gestes répétés du travail, les voix et les chants qui les accompagnent, l'ambiance qui les entoure, le fumet du corps qui s'échauffe et de la terre qui s'en libère. Chez nous, l'enfant des villes s'acculture aux ambiances de la ville, quand l'enfant des champs s'acculture aux ambiances de la campagne. Cette éducation première, informelle, impensée, oriente la sensibilité. La peau, dans l'épaisseur de sa surface et ses multiples ouvertures, accueille les impacts du monde. Les multiples sensations que l'enfant expérimente s'imprègnent et creusent leurs marques indélébiles. Les mots vont s'y adjoindre, mais plus tard. Le monde se donne d'abord sous la forme du sensible. « Il n'est rien dans l'esprit qui n'ait d'abord séjourné dans les sens » nous dit l'anthropologue David Le Breton³.

¹ 2011, Eduquer au XXIe siècle, *LEMONDE.FR* | 05.03.11 | 13h39 • Mis à jour le 07.03.11 | 08h50.

² *Ecrire*, éditions Gallimard, 1993, p.53

³ *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*. Paris : Editions Métailié, 2006, p.25

En grandissant, nous apprenons ainsi à nous couler dans le monde, non pas par un enseignement sur le monde - ce n'est pas par une leçon sur les lois de l'équilibre que nous apprenons à marcher -, mais parce que nous nous y mouvons, de manière de plus en plus fluide, de plus en plus habile. Si je dis connaître un lieu c'est que je l'ai arpenté en long, en large et en travers. J'en reconnais les odeurs, les sons, les matières. J'en décrypte les signes, les codes, les manières d'y être. Je sais, sans le réfléchir où mettre le pied, où changer de direction, quand tourner la tête. Je sais à quelle heure il s'emplit d'une foule pressée, et se désemplit laissant place aux courants d'air et aux changements de lumière. J'en partage les « arts de faire » et leurs ruses, braconnages et autres improvisations⁴. Si j'affirme être bien dans un espace c'est que je me le suis incorporée, sensoriellement, sensiblement, kinesthésiquement. Nos perceptions, nos gestes et nos mouvements s'intériorisent dans la psyché sous forme de schèmes qui vont eux-mêmes organiser nos représentations mentales⁵. Toutes les informations sensorielles que nous assimilons s'organisent dans le champ de nos représentations en une sphère signifiante d'images. Ces images se réorganisent avec notre intériorité, s'ordonnent en nous et deviennent notre connaissance du monde. Le monde fait sens. Nous pouvons alors développer des idées, une pensée, une réflexion sur le monde. Ainsi se tricotent en nous ces trois niveaux de nos êtres que sont les sens, les images et l'abstraction.

Il en est ainsi avec la nature. Avant d'avoir les mots pour l'écrire, il faut s'y être « baigné », avoir vécu ce corps à corps, emmaillotté dans sa densité. Offrez aux enfants le bonheur de courir les chemins, grimper les collines, patauger dans les flaques d'eau, franchir les fossés, agripper les branches des arbres, creuser la terre ou le sable, se cacher dans les bosquets, préparer un repas de boue et d'herbe mêlées. Offrez-leur la possibilité d'écouter le craquement des feuilles sous le pas, le sifflement des colverts, le bruissement des becs d'oiseaux fouilleurs de fourrés, le murmure du ruisseau, le silence ouaté de la neige. Emmenez-les dans la découverte des parfums citronnés, des exhalaisons poivrées, des fragrances vanillées des plantes. Qu'ils expérimentent le froid et le chaud, l'humide et le sec, le limpide et le brumeux, le clair-obscur et la lumière vive. Jean-Jacques Rousseau⁶ le clamait : « *Il me faut des torrents, des rochers, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur* ». Et tout cela doit être répété, car c'est dans la répétition de ces apprentissages que chaque son, chaque odeur, chaque texture, chaque forme vont devenir familières donc connues et reconnues. Le socle de nos êtres-au-monde se trouve dans cette rencontre multi-sensorielle avec les milieux que nous vivons ou que nous traversons. « Je sens donc je suis », dit encore David Le Breton⁷. Les sens sont nos outils à fabriquer du sens.

Extrait de Simone de Beauvoir

« Chez ma tante, comme chez grand-père, on me laissait courir en liberté sur les pelouses, et je pouvais toucher à tout. Grattant le sol, pétrissant la boue, froissant les feuilles et corolles, polissant les marrons d'Inde, éclatant sous mon talon des cosses gonflées de vent, j'apprenais ce que n'enseignent ni les livres ni l'autorité. J'apprenais le bouton-d'or et le trèfle, le phlox sucré, le bleu fluorescent des volubilis, le papillon, la bête à bon Dieu, le ver luisant, la rosée, les toiles d'araignée et les fils de la Vierge ; j'apprenais que le rouge du houx est plus rouge que celui du laurier-cerise ou du sorbier, que l'automne dore les pêches et cuivre les feuillages, que le soleil monte et descend dans le ciel sans qu'on le voit jamais bouger. Le foisonnement des couleurs, des odeurs m'exaltait. Partout, dans l'eau verte des pêcheries, dans la houle des prairies, sous les fougères qui coupent, aux creux des taillis se cachaient des trésors que je brûlais de découvrir. »⁸

Evidemment il faudra nourrir l'expérience du langage verbal. Les mots ne sortent pas directement des choses, ils passent par nos traductions singulières et culturelles, ils passent par la transmission, par l'apprentissage. Les choses n'ont pas même langage que nous. C'est d'ailleurs sur cette différence de langage que nos écrits ont pu être si denses et si variés, que notre écriture peut paraître si libre.

Lorsque j'anime des ateliers d'éveil sensoriel croisant l'écriture, je n'hésite pas à donner accès à ce vocabulaire qui va enrichir la description. On ne réinvente pas les *bruissements, chuchotements, frottements, murmures, frémissement, cliquetis, et autres craquement, froissement, grésillement, frôlement, ronflement, clappement, bourdonnement, clapotis, grondement ...* pour nommer la diversité sonore du monde alentours, on l'apprend.

⁴ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*. Paris : Gallimard, collection Folio / Essais, 1990

⁵ Jean Piaget, *La formation du symbole chez l'enfant*, coll. « Actualités pédagogiques et psychologiques », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1976.

⁶ *Les Confessions*

⁷ David Le Breton, *op. cit.*, p.13.

⁸ *Mémoire d'une jeune fille rangée*, 1958

Ecoutez ce qu'écrivait un instituteur à ses jeunes élèves⁹ pour qu'ils apprennent la richesse de la langue française dans sa rencontre avec les animaux en Limousin :

Extrait

« Tu le sais, bien sûr depuis longtemps, le coq chante, cocorico, la poule caquète, le chien aboie, quand le cheval hennit et que beugle le bœuf et meugle la vache, l'hirondelle gazouille, la colombe roucoule et le pinson ramage. Les moineaux piaillent, le faisan et l'oie crient quand le dindon glousse. La grenouille coasse mais le corbeau croasse et la pie jacasse. Et le chat comme le tigre miaule, l'éléphant barrit, l'âne braie, mais le cerf rait. Le mouton bêle évidemment et bourdonne l'abeille. La biche brame, quand le loup hurle. Tu sais, bien sûr, tous ces cris-là mais sais-tu ? Sais-tu ? Que le canard nasille, les canards nasillardent ! Que le bouc ou la chèvre chevrote ; Que le hibou hulule, mais que la chouette, elle, chuinte ; Que le paon braille, que l'aigle trompète. Sais-tu ? Que si la tourterelle roucoule, le ramier caracoule et que la bécasse croule, que la perdrix cacabe, que la cigogne craquète et que si le corbeau croasse, la corneille corbine et que le lapin glapit quand le lièvre vagit. Tu sais tout cela ? Bien. Mais sais-tu, sais-tu ? Que l'alouette grisole, Tu ne le savais pas ?

Et peut-être ne sais-tu pas davantage que le pivert picasse ? C'est excusable ! Ou que le sanglier grommelle, que le chameau blatère et que c'est à cause du chameau que l'on déblatère ! Tu ne sais pas non plus peut-être que la huppe pupule. Et je ne sais pas non plus si on l'appelle en Limousin la pépue parce qu'elle pupule ou parce qu'elle fait son nid avec de la chose qui pue.

Qu'importe ! Mais c'est joli : la huppe pupule ! Et encore sais-tu ? Sais-tu que la souris, la petite souris grise, devine ! La petite souris grise chicote. Avoue qu'il serait dommage d'ignorer que la souris chicote et plus dommage encore de ne pas savoir, de ne pas savoir que le geai, que le geai cajole ! (...) »

Non seulement le vocabulaire enrichit la description mais il renforce l'attention au réel qui nous entoure. La conscience a besoin de mots pour savoir qu'elle sait. On sait encore mieux écouter la diversité des sons quand on les a nommés, on va mesurer plus finement leurs différences. On va incruster plus profondément leur réalité en notre mémoire. Ils vont aider gens de la ville à s'ouvrir aux sons de la nature qu'on qualifie aujourd'hui de « silences » tant « l'ordure du bruit », comme le qualifie Michel Serres¹⁰ a envahi notre vie quotidienne, tant nos techniques tonitruantes ont remplacé les chants du monde, torrents, ressacs, oiseaux, vents, mammifères, insectes que nous n'entendons plus, que nous n'écoutons plus, que nous ne connaissons plus.

Il est plus difficile de nommer les odeurs que les sons. On use de métaphores et d'analogies, d'emprunts aux autres sens, on tourne autour, on associe, on digresse. « Ça a une odeur sucrée, salée, poivrée » et on emprunte au goût. « Ça a un parfum délicat, subtil, fort, puissant » et on emprunte au toucher. « Ça a une senteur profonde, ronde, fine » et on emprunte à la vue. Ça a un effluve riche, raffiné, musqué, fleuri, complexe » et on emprunte à l'objet. « Ça a une fragrance tenace, évanescence, persistante » et on emprunte à la durée. On peut nommer la source de l'odeur mais pas l'odeur elle-même. La rose sent la rose mais comment nommer le parfum de la rose ? Alors digressons, inventons, comparons, mais surtout reniflons, humons, mettons-nous le nez au vent, penchons-nous sur les multiples êtres vivants et non vivants de la nature. Flairons la mousse et l'humus, le granite et l'argile, les grottes humides et les landes sèches. Flairons car les odeurs incorporées en nous constituent des composantes majeures de nos imaginaires, et particulièrement de nos mémoires. Les odeurs sont des « veilleuses dans la chambre des souvenirs », écrivait Gaston Bachelard¹¹, elles possèdent de fortes puissances d'évocation. La mémoire olfactive est dense et de longue durée. Lorsqu'une circonstance nous replonge dans une odeur familière mais ancienne, c'est un univers tout entier qui resurgit, une brîbe de notre histoire où personnages, lieux, choses, mouvements reprennent vie. « L'odeur déplie le temps », comme l'écrit joliment David Le Breton¹².

Il faudra aussi voir, regarder, observer, dessiner pour mieux focaliser le regard. Et découvrir ainsi combien les textures sont diverses, combien les couleurs sont nuancées, et les formes hétéroclites. Derrière l'harmonie paysagère se dévoilent de multiples angles de vue. L'œil croit connaître de ses balayages de regards, il ne fait que survoler pour gérer l'immense quantité d'informations offertes à son regard. Il est pourtant capable d'une grande efficacité d'identification. Le sens de la vue, le dernier qui soit apparu chez l'homme, est aussi de beaucoup le plus complexe. Il peut être un moyen de communication agissant jusqu'à un kilomètre cinq cent de distance, de ce fait c'est aussi le sens de la distanciation et de l'objectivation. Devenu le médium par excellence

⁹ Fernand Dupuy, *L'Albine : scènes de la vie en Limousin et en Périgord vert*, Editions Fayard, 1977

¹⁰ *Les cinq sens*. Paris : Ed. Grasset et Fasquelle, Hachette littérature 1985, p. 108

¹¹ *La poétique de la rêverie*. Paris : quadrige / PUF, 1ère édition : 1960, p.122

¹² Op. cit., p.267

dans notre société occidentale, le vocabulaire en est alors très riche, jusqu'à toutes ces métaphores qui l'emploient pour nommer la connaissance ou la pensée : il faut le voir pour le croire, avoir l'œil de la connaissance, avoir le troisième œil, avoir un point de vue. Tandis que l'ignorance, à l'inverse, est cécité, obscurité, aveuglement, nuit, brouillard, flou.

Il faudra encore goûter le pissenlit, l'ortie, la pâquerette, la pensée, l'oxalis, la renouée, la consoude, la mûre... Le goût va plus loin que l'oreille, va plus profond que le nez, dans l'intériorisation du monde, dans son incorporation et son assimilation. Le monde transite en nous par ce que nous avalons de lui. Les papilles mises en éveil devront chercher le sucré et le salé, l'amer et l'acide, le piquant et le velouté. Ecrire toute la gourmandise qu'il y a dans l'avalement du monde.

Aucun des sens ne fonctionne seul, et c'est notre être dans sa globalité qui va, d'un même mouvement, marcher, entendre, regarder, sentir, ressentir. Mais on peut se concentrer sur l'un ou l'autre, sur l'un puis l'autre, pour mieux le travailler et l'enrichir.

Alors les premiers poèmes, ou les premières proses, ceux qui s'essayent au tricotage : des mots, de l'être et de la nature, pourraient être d'abord des écrits de description sensible, allant de l'inventaire au haïku.

- L'inventaire pour se rendre poreux à la multiplicité sensorielle, déployer la conscience, jongler avec le vocabulaire et les expressions, pour apprivoiser la traduction de la langue de la nature.
- Le haïku pour chercher l'angle inattendu, affiner la sensibilité, personnaliser la rencontre. Corinne Atlan et Zéno Bianu¹³ disent que le petit poème japonais « ne conçoit pas mais découvre ». Il « met la focale au point sur ce qui est là, maintenant, inépuisable dans l'éphémère – non pas une essence, mais une dynamique, une énergie. Loin d'être asservi par un quelconque point de vue, il cherche un point de vision – nouvel angle. » Il témoigne et affermit le sentiment d'appartenance à la totalité sensible :

Extrait

De Hôsaï
Sur la pointe d'une herbe
Devant l'infini du ciel
Une fourmi

De Matsuo Baschô
Ce chemin
Seule la pénombre d'automne
L'emprunte encore

Entre l'inventaire et le haïku, toutes les formes de l'écriture sensible sont possibles. La page blanche n'est plus alors que l'intermédiaire entre le réel de la nature et le réel de l'écrivain, le passage entre l'incorporation et l'expression. Ce n'est pas immédiat, cela demande du travail, des allers-retours entre l'expérience corporelle et l'exercice d'écriture. Lorsqu'on est en situation d'éducation ou d'animation, cela nécessite le développement d'une pédagogie. Il faut apprivoiser l'écrit qui, trop souvent, est notre ennemi à l'école.

Puis ce qu'en fait la culture

Ce monde d'images, que nous nous fabriquons au fil de notre existence singulière, forme notre imaginaire personnel. Cependant, nous ne nous entendrions jamais entre nous si nous n'avions pas deux autres sources imaginaires : notre appartenance, à une société d'une part, et à l'espèce humaine d'autre part. Elles forment ces autres nébuleuses d'images et de symboles que sont l'imaginaire social et l'imaginaire sacré¹⁴.

L'imaginaire social est ce « magma de significations inconscientes » partagée par la société dans laquelle se déroule notre existence. En naissant et grandissant à une époque donnée en un lieu donné, nous développons une certaine vision du monde. Littérature, cinéma, art, religion bien sûr mais aussi science, formes de travail et de loisir, langage, lois, choix d'éducation, de politique... tout cela donne une teinte, une orientation à nos imaginaires. Le sens propre n'est qu'un cas particulier du sens figuré, nous dit Gilbert Durand, cet anthropologue qui a magistralement étudié l'imagination symbolique, cela veut dire que même la pensée

¹³ *Haïku, Anthologie du poème court japonais*, Editions Gallimard, 2002, p.9

¹⁴ René Barbier, *L'approche transversale. L'écoute sensible en sciences humaines*. Paris, Anthropos, 1997.

scientifique ou la pensée rationnelle sont enveloppées d'imaginaire.

Prenons l'exemple de la forêt : nos pratiques sylvestres occidentales modernes sont incarnées par le bûcheron, le gestionnaire, l'aménageur, le promeneur ou le joggeur du dimanche. Dans nos forêts, on coupe, on replante, on nettoie, on borne. On demande des sentiers, des panneaux, des repères de couleurs qui nous indiquent le bon sens, les bifurcations à droite, à gauche, les mauvaises directions. Il nous y faut des clairières, des bancs, des tables et des poubelles, voire même des barbecues. On y aime les parcours acrobatiques dans les arbres et les jeux artificiels pour que les enfants ne s'ennuient pas, ne se salissent pas ou ne se blessent pas. La forêt est le lieu d'un dépaysement, certes, mais rassurant, sans risque, sans loup ni sorcière. Alors que pour certains des indiens d'Amérique du sud la forêt est encore le lieu de l'habiter, du nourrissage, et du sacré, la forêt française est majoritairement devenue le lieu des pratiques récréatives renforçant notre imaginaire moderne de la séparation entre la culture et la nature. L'imaginaire occidental est un imaginaire de la lumière, de la conscience, de la vue qui porte loin, de l'ordre d'un paysage débroussaillé. C'est en abattant les arbres qu'on a construit les champs et les villes. Pour le philosophe italien de la renaissance Giambattista Vico « Les choses se sont succédées dans l'ordre suivant : d'abord les forêts, puis les cabanes, les cités et enfin les académies savantes »¹⁵. Rendons-nous « comme maîtres et possesseurs de la nature » intimait Descartes. La science et l'ordre social ne pouvaient émerger que de la clairière.

L'imaginaire sacré, quant à lui, nous parvient du fond de la nuit des temps. Il est plein de ces archétypes que l'on se transmet de génération en génération depuis au moins l'homme de Neandertal. Il est issu de milliers d'années vécues dans, avec et contre la nature, une nature à la fois partenaire et ennemie, à la fois source de vie et source de mort. La force de la nature aurait pu balayer l'humain définitivement de la terre, comme elle l'a fait des dinosaures, si l'humain n'avait pas développé cette capacité fertile d'imagination. C'est d'ailleurs dans cette tension entre l'irrésistible désir de vivre de l'Homme et les contraintes objectives de la nature qu'est née l'imagination symbolique, et notamment la contrainte la plus prégnante, celle de la mort. L'apparition de la conscience de la mort, et des sentiments de peur et de peine qui en découlèrent, est une hypothèse anthropologique expliquant la source originelle de l'imagination : refuser l'évidence de la mort et inventer un système de trans mortalité (la sépulture) fut parmi les premiers gestes créateurs d'un autre réel¹⁶. La nature fut alors traduite par ce qui devint des mythes et des symboles, incarnés dans les pratiques rituelles (et la sépulture reste une de ces pratiques vivaces aujourd'hui), dans les productions de dessins, la fabrication d'objets d'art, la danse, le maquillage corporel. Tout un monde d'images s'inventait entre la nature objective et la pensée humaine, devenant subjective. Homo symbolicus était né.

Reprenons l'exemple de la forêt : objectivement, la forêt est sombre, enveloppante, enfermante, peuplée de sons dont on ne voit pas la source, de bêtes surgissant à l'improviste ; et en même temps elle est pleine de vie animale et végétale, on peut s'y nourrir, s'y fabriquer des abris, s'y cacher. La forêt mythique devint alors un des symboles des origines, de la vie animale précédant la vie humaine. Elle fait partie de ces « nombrils mystiques du monde »¹⁷. Elle associe encore aujourd'hui tout un univers imaginaire du sanctuaire, de l'intime, du ventre, de l'abri, du passage, de l'initiatique. Une « archéologie de notre mémoire culturelle »¹⁸ fouillerait, a déjà fouillé, Le Petit Poucet, Blanche-neige ou le petit Chaperon rouge ; les légendes arthuriennes, les pratiques druidiques et les récits d'ermite ; et encore Tarzan, Robin des bois ou le livre de la jungle... De nombreuses légendes sont nées dans les forêts profondes et sombres, dans les forêts où, aujourd'hui encore plus, on perd sa conscience comme ses repères, on anime l'inanimé, on se réensauvage, on pense marcher en ligne droite et on ne fait que tourner en rond. Le refus de l'ordre social, la quête des origines et l'effacement des limites entre le Moi et le non Moi ne pouvaient que se satisfaire des forêts.

Extrait de Victor Hugo, *Aux arbres (Recueil : Les contemplations)*

*Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des autres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives!*

¹⁵ Cité par R. Harrison, op. cit.

¹⁶ *L'imagination symbolique*, Paris, PUF, collection Quadrige 1993, p.113-114

¹⁷ Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, 1992 (11^e édition), p.281

¹⁸ Robert Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1992, p.10

*Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime!
Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.*

Voilà comment, depuis des millions d'années, nous savons que « Les choses nous parlent », comme le dit Gaston Bachelard¹⁹. Voilà pourquoi la poésie nous émeut, pourquoi ses images résonnent en nous. Il y a correspondance d'imaginaire, à la fois celui construit dans nos enfances joueuses et rêveuses avec le monde alentours, à la fois l'imaginaire de l'antécédence de nos êtres : « Une nuit des temps est en nous » dit Bachelard²⁰.

Pour l'exprimer par l'écriture il ne suffit pas, encore une fois, de lever le nez, mettre le bout du crayon dans la bouche, et attendre que les mots tombent des arbres. Il nous faut, en plus d'éprouver la nature corporellement, éprouver les œuvres de ce que Malraux appelait le *Musée imaginaire* des Hommes. Lire les poètes et écrivains de toutes époques, de toute culture, écouter les musiques du monde, contempler les peintures, les sculptures, observer l'artisan d'art, s'émerveiller des danses d'ici et d'ailleurs... Le langage imaginaire de la nature s'infiltrer alors en chacun, imprègne l'esprit, la sensibilité, l'émotion. Nous devenons éponge au fil du temps. Nous acquérons cette capacité d'exprimer avec bonheur, avec jouissance, mais pas forcément sans labeur, des éléments profonds de nos êtres traduisant la relation symbolique établie avec la nature.

Extrait : Pierre en classe de mer

Lorsque j'étais animatrice de classe de mer, nous recevions des classes de cycle 3 pour 3 semaines de séjour sur la côte nord de la Bretagne. Nous faisons vivre aux enfants une diversité pédagogique qui leur permettait de s'incorporer l'environnement maritime : alternance de sciences, de poésie, de jeux libres sur la plage, de voile, d'art plastique, de balade et crapahutage dans les rochers...

Sur une consigne d'écriture libre (écrivez ce que vous avez envie d'écrire sur la mer), voici deux textes écrits par Pierre, 11 ans, parisien, qui était déjà allé en vacances au bord de la mer, mais un autre bord de mer :

La mer c'est génial. Ce qui est vraiment super c'est qu'on peut faire plein de sports différents. Enfin je me trompe un petit peu parce que la mer, ce n'est pas un terrain de sport. Quand on y va c'est plutôt pour s'amuser. Si on veut faire des mètres et des mètres on va dans une piscine. Et en plus la mer est splendide. C'est bête qu'on ne puisse pas se baigner car j'en ai vraiment envie. J'espère que je tomberai dans l'eau quand on fera du bateau. Voyez-vous j'ai une grande préférence pour ces mers bleues, plutôt que celles qui sont vertes. En résumé cette classe de mer est vraiment super. Je crois que j'en garderai un très bon souvenir, surtout de la mer.

18 jours plus tard

La mer. Quand la mer se déchaîne, rien ne peut l'arrêter. Même les chênes si forts et si robustes n'y arrivent pas. Plus rien ne fait le poids. Et quand le vent souffle, c'est pareil. C'est une bataille entre deux titans. Mais quand la mer est d'huile, les tuiles des maisons ne volent plus de tous les côtés. Même la guerre cesse, tout est réduit en poussière, une sorte de poussière d'étoile, d'or, d'argent, de mille rubis, diamants. Même le vent devient soleil.

Pendant cette classe de mer, Pierre est passé d'une relation d'inquiétude montant des murs de pierres contre les vagues, refusant d'accepter la « normalité » des grèves d'ici (la classe de mer ce n'est pas comme les vacances au bord de la mer) à une relation pacifiée sur l'estran où il ramasse des pierres, des coquillages, où il construit des forteresses, des bassins, des châteaux... Son texte redit symboliquement l'expérience vécue. « Le langage poétique est un langage qui part du corps et ne refuse pas son origine » dit G. Jean²¹.

Vient ensuite le temps de raconter

¹⁹ *La poétique de l'espace*, PUF, 1957, p.11

²⁰ *La poétique de la rêverie*, PUF, 1960, p.97

²¹ *Pour une pédagogie de l'imaginaire*, Editions Casterman, 1991, p. 106

Écrire la nature, vous l'aurez compris, c'est plutôt écrire la relation que nous avons avec la nature. Même les mots scientifiques qui nomment et décrivent la photosynthèse, les chaînes trophiques, les biocénoses et biotopes, incarnent une posture vis-à-vis de la nature, celle de la distanciation, de l'explication et de l'abstraction. Je ne me suis pas attardée sur cette forme d'inspiration. Je préfère, ici, nommer et décrire notre implication dans la nature, nommer et évoquer comment elle renvoie à nos pulsions de vie.

- Comment les arbres, par leur fière verticalité nous aident à nous redresser et à grandir.
- Comment l'oiseau, par sa légèreté, son défi relevé à la pesanteur nous a soufflé nos envies de vol et nos plans d'avion.
- Comment l'eau dans sa profondeur, les nids dans leur concavité, la nuit, répondent en miroir à nos besoins et envies de repli, de repos, de bercement, de refuge.
- Comment la lune par ses changements de phases, les saisons qui s'enchaînent et reviennent en boucle, ou le végétal qui s'endort à l'automne et s'éveille au printemps, nous emmènent sur la pente des cycles, et du temps qui passe...

Et en parlant de temps qui passe, je voudrais dans cette exploration évoquer pour finir le temps des souvenirs, le temps de l'âge où l'on pense à la transmission, où ce qui était derrière nous repasse devant comme des points de repères à nos identités et à nos cheminements. Écrire son autobiographie environnementale est un formidable moyen de témoigner de la puissance existentielle de la nature. Il nous vient en tête les récits de voyages, d'ermites, de marcheurs, de sages, de personnes, seules ou en famille qui, en marge du cours habituel de la vie sociale, racontent leur expérience extraordinaire dans la nature, repliés dans les forêts, navigant sur les océans du monde, traversant les glaces polaires ou les déserts.

Tous ces récits d'explorateurs et de voyageurs nous font rêver bien sûr. Ils nous donnent envie d'aller sur leurs traces. Mais nous savons que la vie quotidienne est plus forte que ce genre de rêves. Nous nous sentons coincés à la maison et au travail. C'est trop loin de nous de vivre comme un Nicolas Vanier ou un Sylvain Tesson. Pourtant les autobiographies n'ont pas besoin d'être extra-ordinaires pour être intéressantes et socialisables. De façon paradoxale elles renvoient à un universel. « C'est quand un auteur réussit à exprimer le plus singulièrement sa singularité qu'il parle à plus de monde » témoigne Gaston Pineau, Professeur en sciences de l'éducation, expert de la question²². Dans nos vies ordinaires, nous racontons cette nature, elle-même ordinaire, loin des grands espaces sauvages dans lesquels, d'ailleurs, nous ne savons plus vivre. Il s'agit de parler du lien que, lentement, chacun a tissé avec son coin de jardin, la campagne du dimanche, les plages de l'été, ou même les arbres de sa rue. L'enfance, l'adolescence, lentement, remontent comme autant de Madeleines trempées dans la tasse de thé d'un Paul Claudel²³.

Les histoires de vie appartiennent depuis longtemps au genre littéraire, mais elles sont aussi à buts thérapeutique, sociologique, éducatif, politique dans le sens d'une éducation populaire à visée émancipatrice²⁴. En formation d'adulte écrire son histoire de vie invite son auteur à explorer ses potentialités, ses désirs, ses obstacles, et à « produire ainsi sa vie »²⁵ en réduisant les injonctions et impératifs sociaux. Il choisit un thème, lié à un contexte familial, à un métier, à une passion, ou à nœud existentiel, puis il ramasse les événements qui ont fait sens, les sentiments qui les ont accompagnés, reliant ainsi le passé au présent pour mieux éclairer l'avenir et les projets qu'il pourrait porter. Écrire sa vie renforce la conscience et la connaissance de soi. On rassemble ce qui est épars, on relie l'hétérogène, on donne une forme avec des fragments d'existence. On déplie, on déploie des ambiances anciennes. On fait remonter des anecdotes qui, au final, se révèlent des tournants de vie. On tire la ficelle d'une période que l'on devine cruciale. On farfouille dans les recoins de la mémoire, obligé parfois d'aller vérifier la véracité du souvenir auprès de ses proches. On cherche les mots sensoriels qui envelopperaient l'événement d'une ambiance, de son décor vivant. Et l'on accouche ainsi d'un texte qui met en forme et en valeur le sens de notre vie. Par leurs publications, ces récits donnent à partager un pan de notre société. Toutes ces histoires singulières renseignent la grande Histoire et l'histoire collective. Dans

²² Gaston Pineau et Marie-Michèle, *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Tétrahèdre, collection Ré édition, 2012, p.125

²³ *Du côté de chez Swann*, GF Flammarion, Paris, 1987, p. 140-145

²⁴ Cf. Marie-Jo Coulon et Jean-Louis Legrand (dir.), *Histoires de vie collective et éducation populaire. Les entretiens de Passay*, L'Harmattan, 2000.

²⁵ Gaston Pineau et Marie-Michèle, *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*, Tétrahèdre, collection Ré édition, 2012.

des périodes de mutation rapide, comme nous en vivons une aujourd'hui, c'est une nécessité d'écrire cette mémoire individuelle appartenant au collectif.

Je suis née (et j'ai grandi dans) une petite ville rurale du nord-ouest de la France, douze milles habitants à l'époque, répartis de chaque côté d'une rivière calme, aux eaux brunes, la Mayenne. Celle-ci a donné son nom à la ville et au département qu'elle traverse du nord au sud. Ses paysages alentours se dessinent de bocages et de collines, de champs pâturés de bovins, de bois et de forêts, d'étangs et de cours d'eau. Quand la ville est petite ses limites sont rapidement dépassées, aussi passions-nous sans peine et sans conscience des rives pavées aux prairies humides, des ruelles étroites aux champs avoisinants. Les chemins creux bordés de ronces et de noisetiers perçaient même la ville en quelques recoins qu'il nous semblait avoir toujours connus.

(...Tous les soirs une fois les devoirs d'école terminés), je sortais de la maison et allais dépenser mon énergie dans l'espace alentours. J'avais alors une vitalité débordante. De façon spontanée, je grimpais les murs, courais vers la rivière, déboulais les escaliers des ruelles piétonnes en vélo, m'agrippais à tout ce qui me permettait de m'élever et de me suspendre. Le monde matériel m'offrait ses (prises...) que j'agrippais à pleines mains et de plein corps. (...)

Le dimanche, nos parents nous emmenaient toujours en sortie dans la campagne et surtout dans les bois. Nous n'avions de cesse alors d'escalader les chaos granitiques qui parsemaient le chemin. Nous grimpons dans les arbres dont les branches pouvaient accueillir nos pieds et nos mains. « L'arbre est une réserve d'envolée » aurait commenté Bachelard de nos élans verticaux (1990 : 243). Ces jeux de voltige nous rendaient aériens, légers, défiant notre condition terrestre de pesanteur.

Les dimanches d'automne, nous ramassions des châtaignes que nous mangions le soir dans un bol de lait accompagnées de tartines grillées à la cheminée. J'ai encore le goût de la longue mastication nécessaire à la fusion du lait et de la châtaigne. Ce n'est pas tellement la saveur du plat que j'appréciais, c'était plutôt la mise en bouche des jeux de l'après-midi, l'avalement des sous-bois dans sa mise en perspective de la reprise de l'école du lendemain.

Ecrire des histoires de nature est peut-être aujourd'hui devenu capital. Il nous faut révéler toute sa valeur, toute sa place dans nos vies non seulement symboliques, mais simplement biologiques. Nous avons encore besoin de l'air pour respirer, d'une eau saine pour boire. Nos aliments, même transformés, sont encore issus de la terre et du vivant. Notre énergie ne provient-elle pas du gaz, du pétrole, du charbon, de l'uranium, du plutonium, tous extraits des sous-sols, et encore du soleil, et du mouvement de l'eau, et des arbres... Il nous faut révéler nos apparentements à la nature, même cette nature urbanisée que l'on invite dans nos villes. Nos identités ne se sont pas seulement construites de l'éducation de nos parents et de nos maîtres. Elles proviennent aussi des relations que nous avons eues avec ce que le psychiatre Harold Searles appelle l'environnement non humain et qu'il révélait déjà dans les années 1950.

Depuis les années 1980, en sciences de l'éducation, c'est un champ de recherche à part entière, celui de l'écoformation, ou comment nous sommes formés par l'oïkos, le milieu dans lesquels se déploient nos existences. L'hypothèse centrale est que lorsque nous saurons comment l'environnement nous met en forme, comment la nature façonne nos esprits, notre corps et nos âmes, alors nous saurons comment former un environnement viable et durable.

Vous aimez écrire, vous avez des relations sensibles avec la nature, quelle qu'elle soit, alors n'hésitez pas à entrer dans cette production personnelle. Plus il y en aura plus la nature restera source d'inspiration.